Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 14 (1926)

Heft: 232

Artikel: De-ci, de-là...

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258818

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'existence d'associations purement féminines, à côté de groupements mixtes de même catégorie, prouve que les femmes ont encore à défendre des intérêts particuliers qui ne sont pas suffisamment pris en considération dans les associations mixtes. C'est le cas, par exemple, et de façon très nette, pour les institutrices; de même, la Fédération suisse des Sociétés d'employées désire, avant tout, conserver son indépendance, mais a trouvé bon de s'affilier dernièrement comme membre collectif à l'importante Société suisse des commerçants, afin de poursuivre avec elle des buts communs. Cette affiliation a, très certainement, été rendue possible, grâce au changement apporté dans l'attitude des membres masculins par le travail intelligent du groupement féminin. A l'heure qu'il est, la Société suisse des commerçants se rallie officiellement à la formule: « A travail égal, salaire égal ».

L'Union féminine suisse des arts et métiers et l'Association suisse des femmes universitaires ont été fondées comme sociétés exclusivement féminines. Il semble que, souvent au début, se fait sentir chez les femmes le besoin d'une organisation séparée. Plus tard, ce sentiment s'affaiblit et c'est, parfois, le principe de l'association mixte qui finit par triompher. Ainsi l'Union féminine suisse des arts et métiers a admis, aujourd'hui déjà, une collaboration avec l'Union suisse des arts et métiers, groupement masculin poursuivant des buts semblables aux siens. Les masseuses, organisées d'abord entre elles, ont désiré, au bout d'un an déjà, se joindre aux masseurs et forment aujourd'hui avec eux une association mixte. Par contre, les femmes peintres et sculpteurs, n'ont à leur disposition que leur société féminine, leurs collègues masculins ayant refusé de les admettre au milieu d'eux.

En somme, les femmes suisses, y compris les ouvrières, ont de la peine à s'organiser, ainsi que le prouve le petit nombre de femmes syndiquées en comparaison du nombre des ouvriers. Dans la plupart des groupements professionnels, beaucoup de femmes se tiennent encore à l'écart, quoiqu'il soit juste de reconnaître que les Sociétés existantes se donnent toute la peine possible pour augmenter le nombre de leurs membres et répandre le principe de l'association. A. M.

De-ci, De-là...

Sarojini Naidu.

A la prochaine réunion du Congrès nationaliste hindou, à Cawnpore, c'est une femme, Sarojini Naidu, qui occupera le fauteuil de la vice-présidence. Mrs. Naidu est une personnalité intéressante, une poétesse de renom dans son pays. Les suffragistes réunies à Genève lors du Congrès de 1920 n'ont certainement pas oublié sa beauté majestueuse, ses voiles harmonieux et sa parole sibylline.

On peut dire que Mrs. Naidu joue en ce moment, jusqu'à un certain point, le rôle tenu auparavant d'abord par Gandhi, ensuite par l'habile et avisé M. Das. A la mort de M. Das, il sembla que Gandhi regagnerait le pouvoir perdu. Cependant, comme il voyage sans cesse d'un bout à l'autre du pays, son influence est nulle parmi les nationalistes, et Mrs. Naidu est en présence d'un parti qui ne sait pas trop de quel côté se tourner depuis qu'il a laissé tomber Gandhi et qu'il a perdu M. Das.

Mrs. Naidu a beaucoup voyagé en Europe et en Afrique. C'est une Bengali; elle espère réussir, comme auparavant l'avait fait Gandhi, à unir les Hindous et les Mahométans dans la lutte pour la conquête du *Home rule*, c'est-à-dire de l'Inde aux Hindous.

(D'après *Time and Tide.*) V. D.

Allocations familiales.

Les allocations familiales se développent en France. Le nombre des caisses de compensation a passé de 152 en 1924 à 176 en juin 1925, représentant 11.200 firmes contre 9300 l'année précédente. Le total des allocations payées par ces firmes cette année est de 160 millions de francs (128 en 1924). 3 millions et demi d'employés et d'ouvriers sont affiliés à des administrations privées ou officielles distribuant des allocations familiales pour un montant global de plus d'un milliard de francs français. Les allocations mensuelles sont en moyenne de 19 fr. pour 1 enfant; 48 pour 2; 90 pour 3; 140 pour 4; 253 pour 6 (H. S. M.)

La première « notairesse » bernoise.

C'est la ville de Bienne qui, dans tout le canton de Berne, aura eu la première l'honneur de posséder une femme notaire brevetée, en la personne de Mlle Schlumpf, première employée de la recette de district.

Nos aliénés.

A ne considérer que les malades de la tête internés dans les asiles relevant des cantons, nos aliénés sont environ 15.000, dont la moitié sont des victimes de l'alcool. En comptant 4 francs par jour d'entretien et de soins à ces malades et 5 francs par jour de gain moyen perdu par incapacité de travail, on constate que l'aliénation mentale coûte à la Suisse environ 45 millions par an. Ainsi,

Pour l'écolier débile

Classe aérée et école de plein air

Le quartier des Epinettes, tout au nord de Paris, est des plus peuplés. Rues étroites, maisons sordides, taudis, misère, tuberculose... il serait aisé d'égrener plusieurs grains encore du chapelet des infortunes de ses minables habitants. Heureusement qu'ici, comme partout ailleurs dans la grande ville au grand cœur, d'ingénieuses organisations sont entrées en guerre contre les circonstances défavorables. Avec l'autorisation de la Préfecture du département de la Seine, je viens de voir la « Classe aérée » des Epinettes, et en sors toute réconfortée.

C'est le grand bâtiment de l'Ecole communale des jeunes filles qui abrite la « Classe aérée » et les « Vacances en plein air », deux organisations réservées à une trentaine de fillettes débiles. Ces enfants ont été sorties des classes régulières de l'école et groupées dans une vaste salle, à hauts vitrages toujours ouverts, et où entrent abondamment l'air et la lumière. C'est ici qu'elles travaillent, quatre heures par jour, assises commodément devant le tableau noir; c'est ici aussi qu'elles se reposent ou qu'elles jouent quand le temps est mauvais.

La petite troupe des maigriottes commence toujours la journée par une visite au vestiaire-lavabo: savonnage du visage, du cou, des bras, des épaules, et brossage des dents. Trois fois par semaine, séance de douches. Cette toilette scolaire n'est généralement pas de trop! Je pense ici à cette mère de la banlieue parisienne qui retira son enfant de l'école parce qu'on se permettait de la baigner. « L'eau n'a jamais touché mon corps », disait-elle d'un ton courroucé.

En hiver, les petites conservent leurs manteaux et enfilent des chaussons fourrés fournis par l'école; en été, elles échangent leurs vêtements de dessus contre une combinaison de coton rose, offerte aussi par l'école, et laissant le cou, les bras et les jambes complètement libres. Frêles et pâlottes au début, mais baignées de soleil, inondées du grand air pur venant de la banlieue par-dessus le boulevard Bessières et les anciennes fortifications, elles absorbent plus ou moins diligemment la manne scolaire tout en fortifiant leur organisme débilité.

Et elles mangent, elles mangent! Du bon lait chaud à 10 heures; à midi, une soupe épaisse, 80 grammes de viande rôtie, des légumes (pâtes, riz, purées); à 4 heures un bon goûter de cacao, bouillie ou tartines. Les gosselines apprécient peut-être un peu moins que toutes ces bonnes choses la dose d'huile de foie de morue que ne manque pas de leur infliger le médecin scolaire.

Le repas de midi achevé, chaque fillette fait sa sieste d'une heure, couchée sur un lit de camp et roulée dans une couverture. Que la sieste se fasse dehors ou dedans, elle est toujours la bienvenue. Le soleil caresse les joues creuses, le bon air vivifie les poumons délicats, le silence apaise les jeunes âmes fiévreuses, le sommeil bienfaisant détend les corps vite lassés, et transporte toute cette petite humanité souffrante dans le beau pays des rêves aimables.

— Les petites, venez ici qu'on vous mesure et qu'on vous pèse, et qu'avec cet ingénieux instrument on contrôle votre façon de respirer. Toutes progressent. Quelques-unes augmentent d'un kilogramme par mois; les poitrines étroites s'élargissent et les mollets ressemblent de moins en moins aux baguettes de tambour du début. Mais, aussi bien que le corps, l'esprit et le cœur se transforment. Les fillettes, de tristes et languissantes qu'elles étaient, deviennent vives et gaies; elles savent maintenant jouer, et chanter, et travailler. L'interminable bronchite de chacun des hivers de leur jeune vie a disparu, au grand émerveillement des mamans. Puissent ces dernières comprendre l'évidente relation entre la propreté, le bon

de la part des seuls vésaniques alcoolisés, et sans tenir compte de la diminution d'aptitude au travail des semi-alcooliques, qui sont encore beaucoup plus nombreux, notre pays perd annuellement une somme de plus de 20 millions de francs. (H. S. M.).

Pastorat féminin.

Les femmes qui ont étudié la théologie en Allemagne ne possèdent pas encore le droit de se présenter au deuxième examen qui les agrégerait décidément au corps pastoral, mais plusieurs d'entre elles exercent déjà les fonctions de vicaires, c'est-à-dire d'auxiliaires des pasteurs. L'une est vicaire à Saalfeld, une aura à Jéna. Une troisième a récemment été appelée à Meiningen et a présidé plusieurs fois, à l'église du château, les cultes de l'après-midi devant un très nombreux auditoire.

(Semaine religieuse.)

Psychologie des femmes[1]

(Suite et fin.)

Ces remarques peuvent s'appliquer aussi au chapitre des *sentiments*, bien qu'ici Heymans s'appuie sur d'excellentes observations et pas seulement sur des chiffres d'enquêtes; il en conclut que « la femme moyenne, non seulement manifeste, mais possède aussi réellement, une émotivité élevée ». « Pour l'homme moyen, les mouvements affectifs sont des oscillations passagères d'un état de la sensibilité peu éloigné de la neutralité; la femme moyenne trouve au contraire, dans les sentiments, sa sphère naturelle, où elle se sent chez elle et qu'elle n'abandonne qu'exceptionnellement et avec répugnance intime. Elle prend tout par son côté affectif... », etc. Cela est vrai des femmes qui n'ont pas évolué vers le type supérieur rationnel qu'un petit nombre d'hommes représentent, mais que la génération féminine qui monte atteint aussi: c'est le stade des intérêts spirituels réfléchis, du raisonnement, des explications logiques, que Heymans semble n'avoir pas trouvé chez la femme. Heymans attribue à la femme la plus grande impulsivité, une tendance au pessimisme et à la crainte, une prédominance des névroses de la peur, un sentiment religieux plus intense, mais inclinant aussi vers la superstition; il cite cette remarque du moraliste Marion: « Elle est passionnée, mystique, ardemment croyante jusque dans l'irréligion », et cette autre de Stuart Mill: « Il est rare qu'une femme se passionne pour une abstraction. » Or, nous connaissons des femmes sans religion, des philosophes en jupons et des savantes, parfaitement aptes à l'impartiale objectivité de la science, et des femmes éprises d'abstraction, capables de donner toute leur vie pour une idée — telles les suffragistes qui luttent pour la justice, pour le droit — et des femmes susceptibles de s'élever à l'esthétique et aux sentiments intellectuels, puisqu'il en existe dans la politique, dans la haute finance, dans les questions économiques et sociales de large envergure, dans la diplomatie, la police, la justice...

Le chapitre sur la *perception* et la *représentation* est décidément suranné: tous les travaux modernes de la psychologie expérimentale infirment les conclusions de Heymans sur la capacité sensorielle, l'attention, la mémoire des femmes. Pour lui, quand les femmes semblent plus douées que l'homme, c'est parce que l'« intérêt » les y porte toujours, en raison de leur énorme coefficient d'affectivité! Ses données relatives aux associations d'idées, à l'imagination reproductrice ou constructive ne tiennent pas plus compte des travaux récents que sa conception de l'intelligence générale. L'auteur a cherché ce que vaut l'intelligence féminine, et cela avec le moins possible de parti pris; il répond comme suit — et sachons-lui en gré — à la question si et comment l'intelligence féminine se distingue de l'intelligence masculine: « Comme on sait, cette question a été très souvent discutée dans les dernières dizaines d'années, presque toujours en relation étroite avec cette autre: si « la femme » est ou n'est pas apte aux études supérieures. Ainsi formulée, cette dernière question est évidemment absurde, juste aussi absurde qu'il serait de demander, ce qu'on ne demande pas, si « l'homme » est apte aux études supérieures. « L'homme » et « la femme » sont des types moyens, dont les exemplaires réalisés en fait peuvent être au delà et en deçà très éloignés, et ce n'est que pour ces exemplaires que la question d'aptitudes a un sens quelconque. La pose-t-on? La réponse serait vraisemblablement, pour les femmes comme pour les hommes, que certains sont aptes, d'autres non, à l'étude; d'où je concluerais qu'on doit faciliter l'accès à l'Université aux premiers, même si ce sont des femmes; le rendre difficile aux seconds, même si ce sont des hommes. » Et le savant avoue avoir trop peu de documents pour juger de la capacité intellectuelle de la femme. Par contre, il allègue beaucoup de faits relatifs à l'activité féminine dans la science, s'en référant à des statistiques de 1893 à 1903, bien rarement à des observations postérieures à 1912; il en conclut que la femme n'a rien produit en art, en technique, en science, qui vaille mention et puisse se comparer au génie masculin; il reproche à la femme, comme Rubinstein, de n'être pas même capable de composer un duo d'amour! Or, nous lui opposerions des noms de directrices d'orchestres et de compositrices, des centaines d'inventions mé-

[1] Voir le numéro 231 du *Mouvement Féministe*.

---

air, la nourriture rationnelle d'une part, et l'amélioration de la santé physique d'autre part!

« Quand l'été vient, le pauvre adore! » Voici les chaudes journées. Ces maigriottes et ces pâlottes, ces courbaturées et ces tousseuses vivent en plein air tant que le jour est long. Corps menus sous la combinaison légère, elles étudient, jouent, chantent, font leurs exercices de gymnastique et leur sieste sous le grand ciel du bon Dieu. Quelle animation joyeuse dans la grande cour où le frisson de l'air fait tomber les premières feuilles rougies.

« Mais qu'est-ce que cette longue fillette qui arpente la cour, sans même regarder les jeux de ses camarades? — Cette petite? nous n'avons encore jamais pu la faire rire! »

Quand sonne l'heure des vacances pour les élèves des classes régulières, on ne rend pas à leurs familles les petites rescapées. Elles continuent à vivre en plein air; on leur supprime seulement les quatre petites heures de labeur scolaire journalier et on les remplace par des excursions au près et au loin. Tout près, dans un endroit pelé et sablonneux, s'établit actuellement pour les petites en vacances un terrain de jeux. A mon avis, on aura fort à faire pour en faire un lieu édénique... mais attendons la suite.

Au loin, c'est vers les grands parcs de l'immense ville, ou le Jardin des Plantes, ce paradis des enfants, qu'est entraînée la petite bande joyeuse, pour qui le seul trajet en tram est déjà une extase. Goûter d'un fruit ou d'une tartine sous les ombrages élégants du parc Monceau, ou dans la Suisse en miniature qu'est pour le Parisien le parc des Buttes-Chaumont, ou sous le grand cèdre du Jardin des Plantes, avec l'accompagnement délirant du rugissement des lions ou de l'aboiement rageur des chacals. Et les fillettes rentrent, recrues de fatigue, mais si heureuses!

Voilà donc ce qu'est la vie d'une jeune demoiselle qu'hospitalise la « Classe aérée ». Le jeune citoyen des Epinettes, lui, est encore plus favorisé que sa sœur, car il fait sa cure d'air dans un bâtiment spacieux installé de façon charmante dans un coin de ces fortifications aujourd'hui inutiles et sur lesquelles, dit un arrêté, on établira surtout des promenades publiques, des terrains, des jeux, des écoles en plein air, etc.

Je n'avais pas la plus petite permission de m'introduire dans l'école de plein air du boulevard Bessières, mais les Français sont si exquisement courtois qu'on obtient beaucoup d'eux avec un sourire et de l'aplomb. Me voici donc au cœur de la place: maison accueillante faite d'un réfectoire, d'une cuisine, d'une salle d'école, et plantée sur une bosse du terrain des « fortifs ». Grand jardin où tout est réuni pour favoriser les ébats de petits gymnastes et jardiniers, et les bienfaisantes siestes en plein soleil, comme les courses éperdues sous le couvert des grands arbres.

Cette école de plein air, où l'on retape les écoliers maladifs des Epinettes, a comme marraine une marquise, qui la dote libéralement et endosse la blouse d'infirmière pour assister le médecin et le dentiste dans le soin des enfants. Le parrain, non moins généreux que la marraine, c'est, paraît-il, un officier de marine, et, j'aime à l'imaginer, voguant d'une mer à l'autre, sous des cieux toujours nouveaux, et envoyant de très loin un souvenir attendri aux petits écoliers qui se refont une santé grâce à son aide fraternelle.

JEANNE VUILLIOMENET.

Il est naturel dans un pays de suffrage universel que le suffrage soit universel.

EMILE FAGUET.